
TAYLOR INSTITUTION
DOMI MINA
NUS TIO
ILLU MEA

Not in Bengesco

LE DUC
DE FOIX,
TRAGÉDIE.

Par Mr. DE VOLTAIRE.



A BRUXELLES.

M. DCC. LII.

ACTEURS.

LE DUC DE FOIX.

AMELIE.

VAMIR, Frere du Duc de Foix.

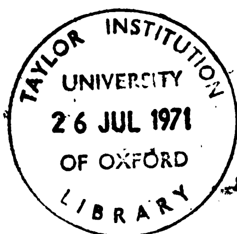
LISOIS.

TAISE.

Un Officier du Duc de Foix.

EMAR, Confident de Vamir.

La Scène est dans le Palais du Duc de Foix.





LE DUC DE FOIX

TRAGÉDIE



ACTE PREMIER



SCÈNE PREMIÈRE



ne :

effe ,

,

vous devez
qui vous vivez ;
un cœur sans envie
empoisonner ma vie.

Le Duc de Foix ici vous tient ſous ſa puiſſance ;
J'ai de ſa paſſion prévû la violence,
Et fur lui, ſur moi-même & ſur votre intérêt
Je viens ouvrir mon cœur, & dicter mon arrêt.
Ecoutez-moi, Madame, & vous pourrez connaître
L'ame d'un vrai ſoldat digne de vous peut-être.

AMELIE.

Je ſai quel eſt Liſois : ſa noble intégrité
Sur ſes lévres toujours plaça la vérité.
Quoi que vous m'annonciez, je vous croirai ſans peine.

LISOIS.

Sachez que ſi dans Foix mon zéle me ramene,
Si de ce Prince altier j'ai ſuivi les drapeaux,
Si je cours pour lui ſeul à des périls nouveaux,
Je n'approuvai jamais la fatale alliance
Qui le ſoumet au Maure & l'enleve à la France.
Mais dans ces tems affreux de diſcorde & d'horreur,
Je n'ai d'autre parti que celui de mon cœur.
Non que pour ce Héros mon ame prévenue
Prétende à ſes défauts fermer toujours la vue :
Je ne m'aveugle pas, je vois avec douleur
De ſes emportemens l'indiſcréte chaleur,
Je vois que de ſes ſens l'impétueuſe yvreſſe
L'abandonne aux excès d'une ardente jeuneſſe,
Et ce torrent fougueux que j'arrête avec ſoin
Trop ſouvent me l'arrache & l'emporte trop loin.
Mais il a des vertus qui rachétent ſes vices :
Eh ! qui ſauroit, Madame, où placer ſes ſervices,
S'il ne nous faloit ſuivre & ne chérir jamais
Que des cœurs ſans foibleſſe, & des Princes parfaits ?
Tout le mien eſt à lui, mais enfin cette épée
Dans le ſang des Français à regret s'eſt trempée.
Je voudrois à l'Etat rendre le Duc de Foix.

AMELIE.

Seigneur, qui le peut mieux que le ſage Liſois ?

Si ce Prince égaré chérit encor ſa gloire,
C'eſt à vous de parler, & c'eſt vous qu'il doit croire.
Dans quel affreux parti s'eſt-il précipité!

LISOIS.

Je ne peux à mon choix fléchir ſa volonté.
J'ai ſouvent, de ſon cœur aigriſſant les bleſſures,
Revolté ſa fierté par des vérités dures;
Vous ſeule à votre Roi le pourriez rapeler,
Et c'eſt de quoi ſur-tout je cherche à vous parler.
Dans des tems plus heureux j'oſai, belle Amelie,
Conſacrer à vos loix le reſte de ma vie;
Je crus que vous pouviez, approuvant mon deſſein,
Accepter ſans mépris mon hommage & ma main;
Mais à d'autres deſtins je vous vois reſervée.
Par les Maures cruels dans Leucate enlevée,
Lorſque le ſort jaloux portoit ailleurs mes pas,
Cet heureux Duc de Foix vous ſauva de leurs bras.
La gloire en eſt à lui, qu'il en ait le ſalaire;
Il a par trop de droits mérité de vous plaire;
Il eſt Prince, il eſt jeune, il eſt votre vengeur;
Ses bienfaits & ſon nom, tout parle en ſa faveur,
La juſtice & l'amour vous preſſent de vous rendre;
Je n'ai rien fait pour vous, je n'ai rien à prétendre.
Je me tais.... cependant s'il faut vous mériter,
A tout autre qu'à lui j'irai vous diſputer;
Je céderois à peine aux enfans des Rois même;
Mais ce Prince eſt mon Chef, il me chérit, je l'aime:
Liſois ni vertueux, ni ſuperbe à demi,
Auroit bravé le Prince, & céde à ſon ami.
Je fais plus, de mes ſens maîtriſant la faibleſſe,
J'oſe de mon rival appuier la tendreſſe,
Vous montrer votre gloire & ce que vous devez
Au Héros qui vous ſert, & par qui vous vivez;
Je verrai d'un œil ſec, & d'un cœur ſans envie
Cet Himen qui pouvoit empoiſonner ma vie.

Je réunis pour vous mon ſervice & mes vœux,
Ce bras qui fut à lui combattra pour tous deux.
Voilà mes ſentimens : ſi je me ſacrifie,
L'amitié me l'ordonne, & ſur-tout la Patrie.
Songez que ſi l'Himen vous range ſous ſa loi,
Si le Prince eſt à vous, il eſt à votre Roi.

AMELIE.

Qu'avec étonnement, Seigneur, je vous contemple !
Que vous donnez au monde un rare & grand exemple.
Quoi ce cœur (je le crois ſans feinte & ſans détour)
Connait l'amitié ſeule & ſait braver l'amour !
Il faut vous admirer quand on ſait vous connaître,
Vous ſervez votre ami, vous ſervirez mon Maître :
Un cœur ſi généreux doit penſer comme moi,
Tous ceux de votre ſang ſont l'appui de leur Roi.
Eh bien, de vos vertus je demande une grace.

LISOIS.

Vos ordres ſont ſacrés, que faut-il que je faſſe ?

AMELIE.

Vos conſeils généreux me preſſent d'accepter
Ce rang dont un grand Prince a daigné me flatter ;
Je ne me cache point combien ſon choix m'honore,
J'en vois toute la gloire, & quand je ſonge encore
Qu'avant qu'il fût épris de ce funeſte amour,
Il daigna me ſauver & l'honneur & le jour :
Tout ennemi qu'il eſt de ſon Roi légitime,
Tout allié du Maure, & protecteur du crime,
Accablée à ſes yeux du poids de ſes bienfaits,
Je crains de l'affliger, Seigneur, & je me tais.
Mais malgré ſon ſervice & ma reconnaiſſance
Il faut par des refus répondre à ſa conſtance,
Sa paſſion m'afflige, il eſt dur à mon cœur,
Pour prix de ſes bontés de cauſer ſon malheur ;
Non, Seigneur, il lui faut épargner cet outrage.
Qui pourroit mieux que vous gouverner ſon courage ?

Eſt-ce à ma faible voix d'annoncer ſon devoir ?
Je ſuis loin de chercher ce dangereux pouvoir.
Quel appareil affreux ! quel tems pour l'Himenée !
Des armes de mon Roi la ville environnée
N'attend que des aſſauts, ne voit que des combats,
Le ſang de tous côtés coule ici ſous mes pas.
Armé contre mon Maître, armé contre ſon frere ;
Que de raiſons !... Seigneur c'eſt en vous que j'eſpére.
Pardonnez.... achevez vos deſſeins généreux,
Qu'il me rende à mon Roi, c'eſt tout ce que je veux.
Ajoutez cet effort à l'effort que j'admire,
Vous devez ſur ſon cœur avoir pris quelqu'empire ;
Un eſprit mâle & ferme, un ami reſpecté
Fait parler le devoir avec autorité,
Ses conſeils ſont des loix.

LISOIS.

Il en eſt peu, Madame,
Contre les paſſions qui ſubjuguent ſon ame,
Et ſon emportement a droit de m'allarmer.
Le Prince eſt ſoupçonneux, & j'oſai vous aimer.
Quels que ſoient les ennuis dont votre cœur ſoupire,
Je vous ai déja dit ce que j'ai dû vous dire ;
Laiſſez-moi ménager ſon eſprit ombrageux,
Je crains d'effaroucher ſes feux impétueux ;
Je ſai à quels excès iroit ſa jalouſie,
Quel poiſon mes diſcours répandroient ſur ſa vie ;
Je vous perdrois peut-être, & mes ſoins dangereux,
Madame, avec un mot feroient trois malheureux.
Vous, à vos intérêts rendez-vous moins contraire,
Peſez ſans paſſion l'honneur qu'il vous veut faire :
Moi, libre entre vous deux, ſouffrez que dès ce jour,
Oubliant à jamais le langage d'amour,
Tout entier à la guerre, & maître de mon ame,
J'abandonne à leur ſort & vos vœux & ſa flamme ;
Je crains de l'outrager, je crains de vous trahir,

Et ce n'est qu'aux combats que je dois le servir :
Laissez-moi d'un soldat garder le caractére,
Madame, & puisqu'enfin la France vous est chére,
Rendez-lui ce Héros qui seroit son appui.
Je vous laisse y penser, & je cours près de lui.

SCENE II.

AMELIE, TAISE.

AMELIE.

AH ! s'il faut à ce prix le donner à la France,
Un si grand changement n'est pas en ma puissance,
Taïse, & cet Himen est un crime à mes yeux.

TAISE.

Quoi ! le Prince à ce point vous seroit odieux ?
Quoi ! dans ces tristes tems de ligues & de haines
Qui confondent des droits les bornes incertaines,
Où le meilleur parti semble encor si douteux,
Où les enfans des Rois sont divisés entr'eux,
Vous qu'un astre plus doux sembloit avoir formée
Pour l'unique douceur d'aimer & d'être aimée,
Pouvez-vous n'opposer qu'un sentiment d'horreur
Aux soupirs d'un Héros qui fut votre vengeur ?
Vous savez que ce Prince au rang de ses ancêtres
Compte les premiers Rois que la France eut pour Maîtres.
D'un puissant appanage il est né souverain,
Il vous aime, il vous sert, il vous offre sa main ;
Ce rang à qui tout céde & pour qui tout s'oublie,
Brigué par tant d'appas, objet de tant d'envie,
Ce rang qui touche au trône, & qu'on met à vos pieds,
Peut-il causer les pleurs dont vos yeux sont noyés ?

AMELIE.

AMELIE.

Quoi, pour m'avoir ſauvée, il faudra qu'il m'oprime!
De ſon fatal ſecours je ſerai la victime!
Je lui dois tout ſans doute, & c'eſt pour mon malheur.

TAISE.

C'eſt être trop injuſte.

AMELIE.

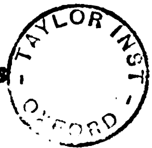
Eh bien, connais mon cœur,
Mon devoir, mes douleurs, le deſtin qui me lie;
Je mets entre tes mains le ſecret de ma vie;
De ta foi déſormais c'eſt trop me défier,
Et je me livre à toi pour me juſtifier;
Vois combien mon devoir à ſes vœux eſt contraire,
Mon cœur n'eſt point à moi, ce cœur eſt à ſon frere.

TAISE.

Quoi! ce vaillant Vamir?

AMELIE.

Nos ſermens mutuels
Dévançoient les ſermens réſervés aux autels:
J'attendois dans Leucate en ſecret rétirée,
Qu'il y vint dégager la foi qu'il m'a jurée,
Quand les Maures cruels innondant nos déſerts,
Sous mes toits embraſés me chargérent de fers;
Le Duc eſt l'allié de ce peuple indomptable;
Il me ſauva, Taïſe, & c'eſt ce qui m'accable.
Mes jours à mon amant ſeront-ils réſervés?
Jours triſtes, jours affreux qu'un autre a conſervés.



TAISE.

Pourquoi donc avec lui vous obſtinant à feindre,
Nourrir en lui des feux qu'il vous faudroit éteindre?
Il eut pû reſpecter ces ſaints engagemens;
Vous euſſiez mis un frein à ſes emportemens.

AMELIE.

Je ne le puis; le ciel pour combler mes miſeres,
Voulut l'un contre l'autre animer les deux freres.

Vamir toujours fidéle à son Maître, à nos loix,
A contre un revolté vengé l'honneur des Rois.
De son rival altier tu vois la violence;
J'oppose à ses fureurs un douloureux silence;
Il ignore du moins qu'en des tems plus heureux
Vamir a prévenu ses desseins amoureux:
S'il en étoit instruit sa jalousie affreuse
Le rendroit plus à craindre & moi plus malheureuse.
C'en est trop, il est tems de quitter ses Etats,
Fuyons des ennemis; mon Roi me tend les bras.
Ces prisonniers, Taïse, à qui le sang te lie,
De ces murs en secret meditent leur sortie,
Ils pourront me conduire, ils pourront m'escorter,
Il n'est point de péril que je n'ose affronter.
Je hasarderai tout, pourvû qu'on me délivre
De la prison illustre où je ne saurois vivre.

TAISE.

Madame, il vient à vous.

AMELIE.

Je ne puis lui parler;
Il verroit trop mes pleurs toujours prêts à couler.
Que ne puis-je à jamais éviter sa poursuite!

SCENE III.

LE DUC DE FOIX, LISOIS, TAISE.

LE DUC *à Taïse.*

Est-ce elle qui m'échappe? est-ce elle qui m'évite?
Taïse, demeurez; vous connoissez trop bien
Les transports douloureux d'un cœur tel que le mien;
Vous savez si je l'aime & si je l'ai servie,
Si j'attends d'un regard le destin de ma vie;
Qu'elle n'étende pas l'excès de son pouvoir

Jusqu'à porter ma flâme au dernier désespoir.
Je hais ces vains respects, cette reconnaissance
Que sa froideur timide oppose à ma constance;
Le plus léger délai m'est un cruel refus,
Un affront que mon cœur ne pardonnera plus.
C'est en vain qu'à la France, à son maître fidéle,
Elle étale à mes yeux le faste de son zéle;
Il est tems que tout céde à mon amour, à moi,
Qu'elle trouve en moi seul sa patrie & son Roi;
Elle me doit la vie & jusqu'à l'honneur même;
Et moi je lui dois tout puisque c'est moi qui l'aime.
Unis par tant de droits c'est trop nous séparer,
L'autel est prêt, j'y cours, allez l'y préparer.

SCENE IV.

LE DUC, LISOIS.

LISOIS.

SEigneur, songez-vous bien que de cette journée,
Peut-être de l'Etat dépend la destinée?

LE DUC.

Oui, vous me verrez vaincre ou mourir son époux.

LISOIS.

L'ennemi s'avançoit & n'est pas loin de nous.

LE DUC.

Je l'attends sans le craindre, & je vais le combattre.
Crois-tu que ma faiblesse ait pû jamais m'abattre?
Penses-tu que l'amour mon tiran, mon vainqueur,
De la gloire en mon ame ait étouffé l'ardeur?
Si l'ingrate me hait, je veux qu'elle m'admire;
Elle a sur moi sans doute un souverain empire,
Et n'en a point assez pour flétrir ma vertu;
Ah, trop sévére ami, que me reproches-tu?

Non, ne me juge point avec tant d'injuſtice,
Eſt-il quelque Français que l'amour aviliſſe ?
Amans, aimés, heureux, ils vont tous aux combats,
Et du ſein du bonheur ils volent au trépas.
Je mourrai digne au moins de l'ingrate que j'aime.

LISOIS.

Que mon Prince plutôt ſoit digne de lui-même.
Le ſalut de l'Etat m'occupoit en ce jour,
Je vous parle du vôtre, & vous parlez d'amour!
Seigneur, des ennemis j'ai viſité l'armée;
Déja de tous côtés la nouvelle eſt ſemée
Que Vamir votre frere eſt armé contre nous.
Je ſai que dès long-tems il s'éloigna de vous;
Vamir ne m'eſt connu que par la renommée;
Mais ſi par le devoir, par la gloire animée,
Son ame écoute encor ces premiers ſentimens
Qui l'attachoient à vous dans la fleur de vos ans,
Il peut vous ménager une paix néceſſaire.
Et mes ſoins....

LE DUC.

Moi, devoir quelque choſe à mon frere!
Près de mes ennemis mandier ſa faveur?
Pour le haïr ſans doute, il en coute à mon cœur.
Je n'ai point oublié notre amitié paſſée;
Mais puiſque ma fortune eſt par lui traverſée,
Puiſque mes ennemis l'ont détaché de moi,
Qu'il reſte au milieu d'eux, qu'il ſerve ſous un Roi.
Je ne veux rien de lui.

LISOIS.

Votre fiére conſtance
D'un Monarque irrité brave trop la vengeance.

LE DUC.

Quel Monarque? un fantome, un Prince efféminé,
Indigne de ſa race, eſclave couronné,
Sur un trône avili ſoumis aux loix d'un Maire;

De Pepin son tyran je crains peu la colere ;
Je déteste un sujet qui croit m'intimider,
Et je méprise un Roi qui n'ose commander.
Puisqu'il laisse usurper sa grandeur souveraine,
Dans mes Etats au moins je soutiendrai la mienne.
Ce cœur est trop altier pour adorer les loix
De ce Maire insolent, l'oppresseur de ses Rois;
Et Clovis que je compte au rang de mes ancêtres,
N'aprit point à ses Fils à ramper sous des maîtres.
Les Arabes du moins s'arment pour me venger,
Et tiran pour tiran j'aime mieux l'étranger.

LISOIS.

Vous haïssez un Maire & votre haine est juste;
Mais ils ont des Français sauvé l'Empire auguste,
Tandis que nous aidons l'Arabe à l'opprimer;
Cette triste alliance a dequoi m'allarmer;
Nous préparons peut-être un avenir horrible;
L'exemple de l'Espagne est honteux & terrible;
Ces brigans Africains sont des tyrans nouveaux
Qui font servir nos mains à creuser nos tombeaux.
Ne vaudroit-il pas mieux fléchir avec prudence ?

LE DUC.

Non, je ne peux jamais implorer qui m'offense.

LISOIS.

Mais vos vrais intérêts oubliés trop longtems....

LE DUC.

Mes premiers intérêts sont mes ressentimens.

LISOIS.

Ah ! vous écoutez trop l'amour & la colére.

LE DUC.

Je le sai, je ne peux fléchir mon caractére.

LISOIS.

On le peut, on le doit, je ne vous flatte pas,
Mais, en vous condamnant, je suivrai tous vos pas.
Il faut à son ami montrer son injustice,

L'éclairer, l'arrêter au bord du précipice ;
Je l'ai dû, je l'ai fait malgré votre courroux.
Vous y voulez tomber, & j'y cours avec vous.

LE DUC.

Ami, que m'as-tu dit ?

LISOIS.

Ce que j'ai dû vous dire,
Ecoutez un peu plus l'amitié qui m'inspire.
Quel parti prendrez-vous ?

LE DUC.

Quand mes brûlans désirs
Auront soumis l'objet qui brave mes soupirs,
Quand l'ingrate Amélie à son devoir rendue
Aura remis la paix dans cette ame éperdue,
Alors j'écouterai tes conseils généreux.
Mais jusqu'à ce moment sai-je ce que je veux ?
Tant d'agitations, de tumultes, d'orages,
Ont sur tous les objets répandu des nuages.
Puis-je prendre un parti, puis je avoir un dessein ?
Allons près du tyran qui seul fait mon destin.
Que l'ingrate à son gré décide de ma vie,
Et nous déciderons du sort de la patrie.

Fin du prémier Acte.



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

LE DUC DE FOIX *ſeul.*

OSERA-T-ELLE encor refuſer de me voir ?
N craindra-t-elle point d'aigrir mon déſeſpoir ?
Ah ! c'eſt moi ſeul ici qui tremble de déplaire.
Ame ſuperbe & faible ! eſclave volontaire,
Cours aux pieds de l'ingrate abaiſſer ton orgueil ;
Vois tes jours dépendans d'un mot & d'un coup d'œil ;
Lâche, conſume-les dans l'éternel paſſage
du dépit aux reſpects & des pleurs à la rage !
Pour la derniere fois je prétends lui parler.
Allons....

SCENE II.

LE DUC, AMELIE, & TAISE
(dans le fonds.)

AMELIE.

J'Eſpere encor, & tout me fait trembler.
Vamir tenteroit-il une telle entrepriſe ?
Que de dangers nouveaux ! Ah ! que vois-je, Taïſe ?

LE DUC.

J'ignore quel objet attire ici vos pas ;

Mais vos yeux disent trop qu'ils ne me cherchent pas ;
Quoi ! vous les détournez ? Quoi ! vous voulez encore
Insulter aux tourmens d'un cœur qui vous adore,
Et de la tyrannie exerçant le pouvoir,
Nourrir votre fierté de mon vain désespoir ?
C'est à ma triste vie ajouter trop d'allarmes ;
Trop flétrir des lauriers arrosés de mes larmes,
Et qui me tiendront lieu de malheur & d'affront,
S'ils ne sont par vos mains attachés sur mon front,
Si votre incertitude allarmant mes tendresses,
Peut encor démentir la foi de vos promesses.

AMELIE.

Je ne vous promis rien, vous n'avez point ma foi,
Et la reconnaissance est tout ce que je doi.

LE DUC.

Quoi ! lorsque de ma main je vous offrois l'hommage ?

AMELIE.

D'un si noble présent j'ai vû tout l'avantage ;
Et, sans chercher ce rang qui ne m'étoit pas dû,
Par de justes respects je vous ai répondu :
Vos bienfaits, votre amour, & mon amitié même,
Tout vous flattoit sur moi d'un empire suprême,
Tout vous a fait penser qu'un rang si glorieux
Présenté par vos mains éblouiroit mes yeux ;
Vous vous trompiez ; il faut rompre enfin le silence :
Je vais vous offenser ; je me fais violence ;
Mais réduite à parler, je vous dirai, Seigneur,
Que l'amour de mes Rois est gravé dans mon cœur.
Votre sang est auguste, & le mien est sans crime,
Il coula pour l'Etat que l'étranger opprime ;
Cominge, mon ayeul, dans mon cœur a transmis
La haine qu'un Français doit à ses ennemis,
Et sa fille jamais n'acceptera pour maître,
L'ami de nos tyrans, quelque grand qu'il puisse être.
Voilà les sentimens que son sang m'a tracés,

Et, s'ils vous font rougir, c'est vous qui m'y forcés.

LE DUC.

Je suis, je l'avouerai, surpris de ce langage;
Je ne m'attendois pas à ce nouvel outrage,
Et n'avois pas prévû que le sort en courroux
Pour m'accabler d'affronts, dût se servir de vous.
Vous avez fait, Madame, une secrette étude
Du mépris, de l'insulte & de l'ingratitude;
Et votre cœur enfin lent à se déploier,
Hardi par ma foiblesse, a paru tout entier.
Je ne connaissois pas tout ce zéle héroïque,
Tant d'amour pour l'Etat, & tant de politique;
Mais vous qui m'outragez, me connaissez-vous bien?
Vous reste-t-il ici de parti que le mien?
M'osez-vous reprocher une heureuse alliance
Qui fait ma sureté, qui soutient ma puissance,
Sans qui vous gémiriez dans la captivité,
A qui vous avez dû, l'honneur, la liberté?
Est-ce donc-là le prix de vous avoir servie?

AMELIE.

Oui, vous m'avez sauvée; oui, je vous dois la vie;
Mais de mes tristes jours ne puis-je disposer?
Me les conserviez-vous pour les tyranniser?

LE DUC.

Je deviendrai tyran, mais moins que vous cruelle;
Mes yeux lisent trop bien dans votre ame rebelle;
Tous vos prétextes faux m'apprennent vos raisons,
Je vois mon deshonneur, je vois vos trahisons.
Quel que soit l'insolent que ce cœur me préfére,
Redoutez mon amour, tremblez de ma colére:
C'est lui seul désormais que mon bras va chercher,
De son cœur tout sanglant j'irai vous arracher;
Et, si dans les horreurs du sort qui nous accable,
De quelque joie encor ma fureur est capable,
Je la mettrai, perfide, à vous désespérer.

AMELIE.

Non, Seigneur, la raison saura vous éclairer ;
Non, votre ame est trop noble, elle est trop élevée
Pour opprimer ma vie, après l'avoir sauvée ;
Mais si votre grand cœur s'avilissoit jamais
Jusqu'à persecuter l'objet de vos bienfaits,
Sachez que ces bienfaits, vos vertus, votre gloire,
Plus que vos cruautés vivront dans ma mémoire.
Je vous plains, vous pardonne, & veux vous respecter ;
Je vous ferai rougir de me persécuter ;
Et je conserverai, malgré votre ménace,
Une ame sans courroux, sans crainte & sans audace.

LE DUC.

Arrêtez, pardonnez aux transports égarés ;
Aux fureurs d'un amant que vous désespérés ;
Je vois trop qu'avec vous Lisois d'intelligence,
D'une Cour qui me hait embrasse la défense,
Que vous voulez tous deux m'unir à votre Roi,
Et de mon sort enfin disposer malgré moi ;
Vos discours sont les siens. Ah ! parmi tant d'allarmes,
Pourquoi recourez-vous à ces nouvelles armes ?
Pour gouverner mon cœur, l'asservir, le changer,
Aviez-vous donc besoin d'un secours étranger ?
Aimez : il suffira d'un mot de votre bouche.

AMELIE.

Je ne vous cache point que du soin qui me touche
A votre ami, Seigneur, mon cœur s'étoit remis ;
Je vois qu'il a plus fait qu'il ne m'avoit promis.
Ayez pitié des pleurs que mes yeux lui confient,
Vous les faites couler ; que vos mains les essuient ;
Devenez assez grand pour apprendre à dompter
Des feux que mon devoir me force à rejetter.
Laissez-moi toute entiere à la reconnaissance.

LE DUC.

Ainsi le seul Lisois a votre confiance ;

Mon outrage est connu, je sai vos sentimens.

AMELIE.

Vous les pourrez, Seigneur, connaître avec le tems;
Mais vous n'aurez jamais le droit de les contraindre;
Ni de les condamner, ni même de vous plaindre.
Du généreux Lisois j'ai recherché l'appui:
Imitez sa grande ame, & pensez comme lui.

SCENE III.

LE DUC (*seul.*)

EH bien! c'en est donc fait; l'ingrate, la parjure;
A mes yeux sans rougir étale mon injure;
De tant de trahisons, l'abîme est découvert.
Je n'avois qu'un ami; c'est lui seul qui me perd!
Amitié, vain fantôme; ombre que j'ai chérie,
Toi, qui me consolois des malheurs de ma vie,
Bien que j'ai trop aimé; que j'ai trop méconnu,
Trésor cherché sans cesse, & jamais obtenu,
Tu m'as trompé, cruelle, autant que l'amour même;
Et maintenant pour prix de mon erreur extrême;
Détrompé des faux biens trop faits pour me charmer;
Mon destin me condamne à ne plus rien aimer.
Le voilà cet ingrat, qui fier de son parjure,
Vient encor de ses mains déchirer ma blessure.



SCENE IV.

LE DUC, LISOIS.

LISOIS.

A Vos ordres, Seigneur, vous me voyez rendu.
D'où vient ſur votre front ce chagrin répandu?
Votre ame aux paſſions long-tems abandonnée,
A-t-elle en liberté peſé ſa deſtinée?

LE DUC.

Oui.

LISOIS.

Quel eſt le projet où vous vous arrêtés?

LE DUC.

D'ouvrir enfin les yeux aux infidélités,
De ſentir mon malheur, & d'apprendre à connaître
La perfide amitié d'un rival & d'un traître.

LISOIS.

Comment?

LE DUC.

C'en eſt aſſez.

LISOIS.

C'en eſt trop entre nous.
Ce traître, quel eſt-il?

LE DUC.

Me le demandez-vous?
De l'affront inoui qui vient de me confondre,
Quel autre étoit inſtruit, quel autre en doit répondre?
Je ſai trop qu'Amélie ici vous a parlé,
En vous nommant à moi l'infidelle a tremblé.
Vous affectez ſur elle un odieux ſilence,
Interprête muet de votre intelligence.

Je ne ſai qui des deux je dois plus déteſter.

LISOIS.

Vous ſentez-vous capable au moins de m'écouter?

LE DUC.

Je le veux.

LISOIS.

Penſez-vous que j'aime encor la gloire?
M'eſtimez-vous encor, & pouvez-vous me croire?

LE DUC.

Oui, juſqu'à ce moment je vous crus vertueux;
Je vous crus mon ami.

LISOIS.

Ces titres précieux
Ont été juſqu'ici la régle de ma vie;
Mais vous, méritez-vous que je me juſtifie?
Apprenez qu'Amélie avoit touché mon cœur,
Avant que de ſa vie heureux libérateur,
Vous euſſiez par vos ſoins, par cet amour ſincère,
Sur-tout par vos bienfaits, tant de droits de lui plaire.
Moi, plus ſoldat que tendre, & dédaignant toujours
Ce grand art de ſéduire inventé dans les Cours,
Ce langage flatteur & ſouvent ſi perfide,
Peu fait pour mon eſprit peut-être trop rigide,
Je lui parlai d'himen; & ce nœud reſpecté,
Reſſerré par l'eſtime & par l'égalité,
Pouvoit lui préparer des deſtins plus propices,
Qu'un rang plus élevé, mais ſur des précipices.
Hier avec la nuit, je vins dans vos remparts,
Tout votre cœur parut à mes premiers regards.
Aujourd'hui j'ai revû cet objet de vos larmes;
D'un œil indifférent j'ai regardé ſes charmes,
Et je me ſuis vaincu, ſans rendre de combats;
J'ai fait valoir vos feux que je n'approuve pas.
J'ai de tous vos bienfaits rappellé la mémoire,
L'éclat de votre rang, celui de votre gloire,

Sans cacher vos défauts, vantant votre vertu;
Et pour vous contre moi j'ai fait ce que j'ai dû.
Je m'immole à vous seul, & je me rends justice;
Et si ce n'est assez d'un pareil sacrifice;
S'il est quelque rival qui vous ose outrager,
Tout mon sang est à vous; & je cours vous venger.

LE DUC.

Que tout ce que j'entends t'éleve & m'humilie!
Ah! tu devois sans doute adorer Amélie;
Mais qui peut commander à son cœur enflammé!
Non, tu n'as pas vaincu; tu n'avois point aimé.

LISOIS.

J'aimais, & notre amour suit notre caractére.

LE DUC.

Je ne peux t'imiter: mon ardeur m'est trop chére.
Je t'admire avec honte; il le faut avouer,
Mon cœur....

LISOIS.

Aimez-moi, Prince, au lieu de me louer;
Et si vous me devez quelque reconnaissance,
Faites votre bonheur, il est ma récompense.
Vous voyez quelle ardente & fiére inimitié
Votre frere nourrit contre votre allié;
La suite, croyez-moi, peut en être funeste;
Vous êtes sous un joug que ce peuple déteste;
Je prévois que bien-tôt on verra réunis
Les débris dispersés de l'empire des lis.
Chaque jour nous produit un nouvel adversaire;
Hier le Béarnais, aujourd'hui votre frere.
Le pur sang de Clovis est toujours adoré,
Tôt ou tard il faudra que de ce tronc sacré
Les rameaux divisés & courbés par l'orage
Plus unis & plus beaux soient notre unique ombrage.
Vous, placé près du trône, à ce trône attaché,
Si les malheurs des tems vous en ont arraché,

A des nœuds étrangers, s'il falut vous résoudre,
L'intérêt qui les forme a droit de les dissoudre.
On pourroit balancer avec dextérité
Des Maires du Palais la fiére autorité;
Et bientôt par vos mains leur puissance affaiblie.....

LE DUC.

Je le souhaite au moins; mais crois-tu qu'Amélie,
Dans son cœur amoli partageroit mes feux
Si le même parti nous unissoit tous deux?
Penses-tu qu'à m'aimer je pourrois la réduire?

LISOIS.

Dans le fond de son cœur je n'ai point voulu lire;
Mais qu'importent pour vous ses vœux & ses desseins?
Faut-il que l'amour seul fasse ici nos destins?
Lorsque le grand Clovis aux champs de la Tourraine
Détruisit les vainqueurs de la grandeur Romaine,
Quand son bras arrêta dans nos champs inondés
Des Ariens sanglants les torrents débordés,
Tant d'honneurs étoient-ils l'effet de sa tendresse?
Sauva-t-il son païs pour plaire à sa maîtresse?
Mon bras contre un rival est prêt à vous servir;
Je voudrais faire plus, je voudrais vous guérir.
On connait peu l'amour, on craint trop son amorce,
C'est sur nos passions qu'il a fondé sa force;
C'est nous qui sous son nom troublons notre repos;
Il est tiran du faible, esclave du Héros.
Puisque je l'ai vaincu, puisque je le dédaigne,
Sur le sang de nos Rois souffrirez-vous qu'il regne?
Vos autres ennemis par vous sont abatus;
Et vous devez en tout l'exemple des vertus.

LE DUC.

Le sort en est jetté, je ferai tout pour elle,
Il faut bien à la fin désarmer la cruelle;
Ses loix seront mes loix; son Roi sera le mien;
Je n'aurai de parti, de maître que le sien;

Possesseur d'un trésor où s'attache ma vie,
Avec mes ennemis je me réconcilie.
Je lirai dans ses yeux mon sort & mon devoir;
Mon cœur est ennivré de cet heureux espoir.
Je n'ai point de rival, j'avois tort de me plaindre;
Si tu n'es point aimé, quel mortel ai-je à craindre?
Qui pourroit dans ma Cour avoir poussé l'orgueil,
Jusqu'à laisser vers elle échaper un coup d'œil?
Enfin, plus de prétexte à ses refus injustes;
Raison, gloire, intérêts, & tous ces droits augustes
Des Princes de mon sang, & de mes souverains,
Sont des liens sacrés resserrés par ses mains.
Du Roi puisqu'il le faut, soutenons la couronne,
La vertu le conseille, & la beauté l'ordonne.
Je veux entre tes mains, dans ce fortuné jour,
Sceller tous les sermens que je fais à l'amour;
Quant à mes intérêts, que toi seul en décide.

LISOIS.

Souffrez donc près du Roi que mon zéle me guide,
Peut-être il eût fallu que ce grand changement
Ne fût dû qu'au Héros & non pas à l'amant;
Mais si d'un si grand cœur une femme dispose,
L'effet en est trop beau pour en blâmer la cause,
Et mon cœur tout rempli de cet heureux retour,
Bénit votre faiblesse, & rend grace à l'amour.



SCENE V.

LE DUC, LISOIS, UN OFFICIER.

L'OFFICIER.

Seigneur, auprès des murs les ennemis paraissent ;
On prépare l'assaut, le tems, les périls pressent :
Nous attendons votre ordre.

LE DUC.

Eh bien ! cruels destins,
Vous l'emportez sur moi, vous trompez mes desseins ;
Plus d'accord, plus de paix, je vole à la victoire,
Méritons Amélie en me couvrant de gloire.
Je ne suis pas en peine, ami, de résister
Aux téméraires mains qui m'osent insulter.
De tous les ennemis qu'il faut combattre encore,
Je n'en redoute qu'un, c'est celui que j'adore.

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

LE DUC DE FOIX, LISOIS.

LE DUC.

LA victoire eſt à nous, vos ſoins l'ont aſſurée;
Vous avez ſçu guider ma jeuneſſe égarée.
Liſois m'eſt néceſſaire aux conſeils, aux combats,
Et c'eſt à ſa grande ame à diriger mon bras.

LISOIS.

Prince, ce feu guerrier qu'en vous on voit paraître
Sera maître de tout, quand vous en ſerez maître:
Vous l'avez pû régler, & vous avez vaincu.
Ayez dans tous les tems cette heureuſe vertu:
L'effet en eſt illuſtre autant qu'il eſt utile:
Le faible eſt inquiet, le grand homme eſt tranquille.

LE DUC.

Eh! l'amour eſt-il fait pour la tranquillité?
Mais ce Chef inconnu ſur nos remparts monté,
Qui tint ſeul ſi long-tems la victoire en balance,
Qui m'a rendu jaloux de ſa haute vaillance,
Que devient-il?

LISOIS.

Seigneur, environné de morts,
Il a ſeul repouſſé nos plus puiſſans efforts.
Mais ce qui me confond & qui doit vous ſurprendre,
Pouvant nous échaper il eſt venu ſe rendre;
Sans vouloir ſe nommer & ſans ſe découvrir,

Il accusait le Ciel & cherchait à mourir.
Un seul de ses suivants auprès de lui partage
La douleur qui l'accable & le sort qui l'outrage,

LE DUC.

Quel est donc, cher ami, ce chef audacieux
Qui cherchant le trépas se cachait à nos yeux ?
Son casque étoit fermé. Quel charme inconcevable,
Quand je l'ai combattu, le rendoit respectable ?
Un je ne sçai quel trouble en moi s'est élevé :
Soit que ce triste amour dont je suis captivé
Sur mes sens égarés répandant sa tendresse,
Jusqu'au sein des combats m'ait prêté sa faiblesse,
Qu'il ait voulu marquer toutes mes actions
Pour la molle douceur de ses impressions ;
Soit plutôt que la voix de ma triste patrie
Parle encore en secret au cœur qui l'a trahie ;
Ou que le trait fatal enfoncé dans ce cœur
Corrompe en tous les tems ma gloire & mon bonheur.

LISOIS.

Quant aux traits dont votre ame a senti la puissance,
Tous les conseils sont vains, agréez mon silence.
Mais ce sang des Français que nos mains font couler ;
Mais l'Etat, la patrie, il faut vous en parler.
Vos nobles sentimens peuvent encor paraître :
Il est beau de donner la paix à votre Maître.
Son égal aujourd'hui, demain dans l'abandon,
Vous vous verriez réduit à demander pardon.
Sûr enfin d'Amélie & de votre fortune,
Fondez votre grandeur sur la cause commune ;
Ce guerrier, quel qu'il soit, remis entre vos mains,
Pourra servir lui-même à vos justes desseins :
De cet heureux moment saisissons l'avantage.

LE DUC.

Ami, de ma parole Amélie est le gage,
Je la tiendrai : je vais de ce même moment

Préparer les esprits à ce grand changement.
A tes conseils heureux tous mes sens s'abandonnent.
La gloire, l'Himenée & la paix me couronnent;
Et libre des chagrins où mon cœur fut noyé,
Je dois tout à l'amour & tout à l'amitié.

SCENE II.

LISOIS, VAMIR, EMAR *dans le fond du Théatre.*

LISOIS.

JE me trompe, ou je vois ce captif qu'on amène:
Un des siens l'accompagne; il se soutient à peine,
Il paraît accablé d'un désespoir affreux.

VAMIR.

Où suis-je? Où vais-je? O Ciel!

LISOIS.

Chevalier généreux,
Vous êtes dans des murs où l'on chérit la gloire,
Où l'on n'abuse point d'une faible victoire,
Où l'on sçait respecter de braves ennemis:
C'est en de nobles mains que le sort vous a mis.
Ne puis-je vous connaître? & faut-il qu'on ignore
De quel grand prisonnier le Duc de Foix s'honore?

VAMIR.

Je suis un malheureux, le jouet des destins,
Dont la moindre infortune est d'être entre vos mains.
Souffrez qu'au Souverain de ce séjour funeste
Je puisse au moins cacher un sort que je déteste;
Me faut-il des témoins encor de mes douleurs?
On apprendra trop tôt mon nom & mes malheurs.

LISOIS.

Je ne vous presse point, Seigneur; je me retire.

Je respecte un chagrin dont votre cœur soupire.
Croiez que vous pourrez retrouver parmi nous
Un destin plus heureux & plus digne de vous.

SCENE III.

VAMIR, EMAR.

VAMIR.

Un destin plus heureux ! mon cœur en désespere !
J'ai trop vécu.

EMAR.

Seigneur, dans un sort si contraire,
Rendez graces au Ciel de ce qu'il a permis
Que vous soiez tombé sous de tels ennemis,
Non sous le joug affreux d'une main étrangére.

VAMIR.

Qu'il est dur bien souvent d'être aux mains de son frére !

EMAR.

Mais ensemble élevés dans des tems plus heureux,
La plus tendre amitié vous unissoit tous deux.

VAMIR.

Il m'aimoit autrefois ; c'est ainsi qu'on commence ;
Mais bien-tôt l'amitié s'envole avec l'enfance.
Il ne sait pas encor ce qu'il me fait souffrir ;
Et mon cœur déchiré ne sauroit le haïr.

EMAR.

Il ne soupçonne pas qu'il ait en sa puissance
Un frére infortuné qu'animait la vengeance.

VAMIR.

Non, la vengeance, ami, n'entra point dans mon cœur ;
Qu'un soin trop différent égara ma valeur !
Juste Ciel ! est-il vrai ce que la renommée
Annonçoit dans la France à mon ame allarmée ?

Est-il vrai qu'Amélie après tant de sermens,
Ait violé la foi de ses engagemens ?
Et pour qui ? juste Ciel ! O comble de l'injure !
O nœuds du tendre amour, ô loix de la nature !
Liens sacrés des cœurs, êtes-vous tous trahis ?
Tous les maux dans ces lieux sont sur moi réunis.
Frére injuste, cruel !

EMAR.

Vous disiez qu'il ignore
Que parmi tant de biens qu'il vous enléve encore,
Amélie en effet est le plus précieux,
Qu'il n'avoit jamais sçû le secret de vos feux.

VAMIR.

Elle le sait, l'ingrate ; elle sait que ma vie
Par d'éternels sermens à la sienne est unie ;
Elle sait qu'aux autels nous allions confirmer
Ce devoir que nos cœurs s'étoient fait de s'aimer,
Quand le Maure enleva mon unique espérance.
Et je n'ai pû sur eux achever ma vengeance !
Et mon frere a ravi le bien que j'ai perdu !
Il jouit des malheurs dont je suis confondu.
Quel est donc en ces lieux le dessein qui m'entraîne ?
La consolation trop funeste & trop vaine
De faire avant ma mort à ses traîtres appas
Un reproche inutile, & qu'on n'entendra pas !
Allons, je périrai, quoique le Ciel décide,
Fidéle au Roi mon maître & même à la perfide.
Peut-être en apprenant ma constance & mon sort,
Dans les bras de mon frére elle plaindra ma mort.

EMAR.

Cachez vos sentimens, c'est lui qu'on voit paraître.

VAMIR.

Des troubles de mon cœur puis-je me rendre maître !



SCENE IV.

LE DUC DE FOIX, VAMIR, EMAR.

LE DUC.

Ce mistère m'irrite, & je prétens savoir
Quel guerrier les destins ont mis en mon pouvoir :
Il semble avec horreur qu'il détourne la vuë.

VAMIR.

O lumiere du jour, pourquoi m'es-tu renduë ?
Te verrai-je, infidéle ! en quels lieux ! à quel prix !

LE DUC.

Qu'entends-je ? & quels accens ont frappé mes esprits ?

VAMIR.

M'as-tu pû méconnaître ?

LE DUC.

Ah, Vamir ! ah, mon frere !

VAMIR.

Ce nom, jadis si cher, ce nom me désespére.
Je ne le suis que trop, ce frere infortuné,
Ton ennemi vaincu, ton captif enchaîné.

LE DUC.

Tu n'es plus que mon frere, & mon cœur te pardonne :
Mais, je te l'avouerai, ta cruauté m'étonne.
Si ton Roi me poursuit, Vamir, étoit-ce à toi
A briguer, à remplir cet odieux emploi ?
Que t'ai-je fait ?

VAMIR.

Tu fais le malheur de ma vie :
Je voudrois qu'aujourd'hui ta main me l'eût ravie.

LE DUC.

De nos troubles civils, quels effets malheureux !

VAMIR.

Les troubles de mon cœur sont encor plus affreux.

LE DUC.

J'eusse aimé contre un autre à montrer mon courage.
Vamir, que je te plains!

VAMIR.

Je te plains davantage,
De haïr ton païs, de trahir sans remords
Et le Roi qui t'aimoit, & le sang dont tu sors.

LE DUC.

Arrête, épargne-moi l'infâme nom de traître;
A cet indigne mot, je m'oublirais peut-être.
Non, mon frere, jamais je n'ai moins mérité
Le reproche odieux de l'infidélité.
Je suis prêt de donner à nos tristes Provinces,
A la France sanglante, au reste de nos Princes,
L'exemple auguste & saint de la réunion,
Après l'avoir donné de la division.

VAMIR.

Toi, tu pourrois....

LE DUC.

Ce jour, qui semble si funeste,
Des feux de la discorde éteindra ce qui reste.

VAMIR.

Ce jour est trop horrible.

LE DUC.

Il va combler mes vœux.

VAMIR.

Comment?

LE DUC.

Tout est changé; ton frere est trop heureux.

VAMIR.

Je le crois; on disoit que d'un amour extrême,
Violent, effrené, (car c'est ainsi qu'on aime)
Ton cœur depuis trois mois s'occupoit tout entier.

LE DUC.

J'aime : oui, la renommée a pu le publier ;
Oui, j'aime avec fureur. Une telle alliance
Sembloit pour mon bonheur attendre ta présence.
Oui, mes ressentimens, mes droits, mes alliés,
Gloire, amis, ennemis, je mets tout à ses pieds.

(A sa suite.)

Allez, & dites-lui que deux malheureux frères,
Jettés par le destin dans des partis contraires,
Pour marcher désormais sous le même étendard,
De ses yeux souverains n'attendent qu'un regard.

(A Vamir.)

Ne blâme point l'amour où ton frere est en proie :
Pour me justifier, il suffit qu'on la voie.

VAMIR.

Cruel !. . . Elle vous aime ?

LE DUC.

Elle le doit du moins :
Il n'étoit qu'un obstacle au succès de mes soins ;
Il n'en est plus ; je veux que rien ne nous sépare.

VAMIR.

Quels effroyables coups le cruel me prépare !
Ecoute ; à ma douleur ne veux-tu qu'insulter ?
Me connais-tu ? Sais-tu ce que j'osois tenter ?
Dans ces funestes lieux sais-tu ce qui m'améne ?

LE DUC.

Oublions ces sujets de discorde & de haine.



SCENE V.

LE DUC DE FOIX, VAMIR, AMELIE.

AMELIE.

Ciel ! qu'eſt-ce que je vois ? Je me meurs !

LE DUC.

Ecoutez ;
Mon bonheur eſt venu de nos calamités,
J'ai vaincu ; je vous aime, & je retrouve un frére ;
Sa préſence à mes yeux vous rend encor plus chére.
Et vous, mon frére, & vous, ſoyez ici témoins,
Si l'excès de l'amour peut emporter plus loin.
Ce que votre reproche ou bien votre priére,
Le généreux Liſois, le Roi, la France entiére,
Demanderoient enſemble & qu'ils n'obtiendroient pas,
Soumis & ſubjugué, je l'offre à ſes appas.
De l'ennemi des Rois vous avez craint l'hommage.
Vous aimez ; vous ſervez une Cour qui m'outrage ;
Eh bien ! il faut céder ; vous diſpoſez de moi,
Je n'ai plus d'alliés, je ſuis à votre Roi.
L'amour, qui, malgré vous, nous a faits l'un pour l'autre,
Ne me laiſſe de choix, de parti que le vôtre.
Vous, courez, mon cher frére ; allez de ce moment
Annoncer à la cour un ſi grand changement.
Soyez libre, partez ; & de mes ſacrifices
Allez offrir au Roi les heureuſes prémices.
Puiſſai-je à ſes genoux préſenter aujourd'hui
Celle qui m'a domté, qui me raméne à lui,
Qui d'un Prince ennemi fait un ſujet fidéle,
Changé par ſes regards & vertueux par elle !

VAMIR (*à part*)

Il fait ce que je veux, & c'eſt pour m'accabler.

Prononcez notre arrêt, Madame ; il faut parler.

LE DUC.

Eh ! quoi, vous demeurez interdite & muette !
De mes soumissions êtes-vous satisfaite ?
Est-ce assez qu'un vainqueur vous implore à genoux ?
Faut-il encor ma vie, ingrate ? elle est à vous.
Un mot peut me l'ôter : la fin m'en sera chére ;
Je vivois pour vous seule, & mourrai pour vous plaire.

AMELIE.

Je demeure éperdue, & tout ce que je vois
Laisse à peine à mes sens l'usage de la voix.
Ah ! Seigneur, si votre ame en effet attendrie
Plaint le sort de la France & chérit la patrie,
Un si noble dessein, des soins si vertueux
Ne seront point l'effet du pouvoir de mes yeux ?
Ils auront dans vous-même une source plus pure.
Vous avez écouté la voix de la nature ;
L'amour a peu de part où doit régner l'honneur.

LE DUC.

Non, tout est votre ouvrage, & c'est-là mon malheur.
Sur tout autre intérêt ce triste amour l'emporte.
Accablez-moi de honte, accusez-moi ; n'importe.
Dussai-je vous déplaire & forcer votre cœur,
L'autel est prêt, venez.

VAMIR.

Vous osez !

AMELIE.

Non, Seigneur ;
Avant que je vous céde, & que l'Hymen nous lie,
Aux yeux de votre frére arrachez-moi la vie.
Le sort met entre nous un obstacle éternel.
Je ne puis être à vous.

LE DUC.

Vamir ! ingrate ! ah ! Ciel !
C'en est donc fait ! Mais non ; mon cœur sait se contraindre.

Vous ne méritez pas que je daigne m'en plaindre,
Je vous rends trop justice : & ces séductions
Qui vont au fond des cœurs chercher nos passions,
L'espoir qu'on donne à peine afin qu'on le saisisse,
Ce poison préparé des mains de l'artifice,
Sont les effets d'un charme aussi trompeur que vain,
Que l'œil de la raison regarde avec dédain.
Je suis libre par vous ; cet art que je déteste,
Cet art qui m'enchaîna, brise un joug si funeste ;
Et je ne prétens pas, indignement épris,
Rougir devant mon frére & souffrir des mépris.
Montrez-moi seulement ce rival qui se cache,
Je lui céde avec joie un poison qu'il m'arrache.
Je vous dédaigne assez tous deux, pour vous unir,
Perfide ; & c'est ainsi que je dois vous punir.

AMÉLIE.

Je devois seulement vous quitter & me taire ;
Mais je suis accusée, & ma gloire m'est chére.
Votre frére est présent : & mon honneur blessé
Doit repousser les traits dont il est offensé.
Pour un autre que vous ma vie est destinée,
Je vous en fais l'aveu, je m'y vois condamnée.
Oui, j'aime, & je serois indigne devant vous
De celui que mon cœur s'est promis pour époux.
Indigne de l'aimer, si par ma complaisance
J'avois à votre amour laissé quelque espérance.
Vous avez regardé ma liberté, ma foi,
Comme un bien de conquête & qui n'est plus à moi.
Je vous devois beaucoup ; mais une telle offense
Ferme à la fin mon cœur à la reconnaissance.
Sachez que des bienfaits qui font rougir mon front
A mes yeux indignés ne sont plus qu'un affront.
J'ai plaint de votre amour la violence vaine ;
Mais, après ma pitié, n'attirez point ma haine.
J'ai rejetté vos vœux que je n'ai point bravés.

J'ai voulu votre estime ; & vous me la devez.

LE DUC.

Je vous dois ma colére ; & sachez qu'elle égale
Tous les emportemens de mon amour fatale.
Quoi donc, vous attendiez, pour oser m'accabler,
Que Vamir fût présent & me vît immoler ?
Vous vouliez ce témoin de l'affront que j'endure ?
Allez, je le croirois l'auteur de mon injure,
Si... Mais il n'a point vû vos funestes appas ;
Mon frére trop heureux ne vous connaissoit pas.
Nommez donc mon rival ; mais gardez-vous de croire
Que mon lâche dépit lui céde la victoire.
Je vous trompois ; mon cœur ne peut feindre long-tems :
Je vous traîne à l'autel à ses yeux expirans,
Et ma main sur sa cendre à votre main donnée
Va tremper dans le sang les flambeaux d'Hyménée.
Je sai trop qu'on a vû, lâchement abusés,
Pour des mortels obscurs des Princes méprisés ;
Et mes yeux perceront dans la foule inconnue
Jusqu'à ce vil objet qui se cache à ma vue.

VAMIR.

Pourquoi d'un choix indigne osez-vous l'accuser ?

LE DUC.

Et pourquoi, vous, mon frere, osez-vous l'excuser ?
Est-il vrai que de vous elle étoit ignorée ?
Ciel ! à ce piége affreux ma foi seroit livrée !
Tremblez.

VAMIR.

Moi, que je tremble ! ah ! j'ai trop dévoré
L'inexprimable horreur où toi seul m'as livré.
J'ai forcé trop long-tems mes transports au silence :
Connais-moi donc, barbare, & remplis ta vengeance.
Connais un désespoir à tes fureurs égal.
Frappe, voilà mon cœur ; & voilà ton rival.

LE DUC.

Toi, cruel ! toi, Vamir !

VAMIR.

Oui, depuis deux années,
L'amour la plus ſecrette a joint nos deſtinées.
C'eſt toi dont les fureurs ont voulu m'arracher
Le ſeul bien ſur la terre où j'ai pu m'attacher ;
Tu fais depuis trois mois les horreurs de ma vie.
Les maux que j'éprouvois paſſoient ta jalouſie.
Par tes égaremens juge de mes tranſports.
Nous puisâmes tous deux, dans ce ſang dont je ſors,
L'excès des paſſions qui dévorent une ame ;
La nature à tous deux fit un cœur tout de flamme.
Mon frere eſt mon rival & je l'ai combattu.
J'ai fait taire le ſang, peut-être la vertu.
Furieux, aveuglé, plus jaloux que toi-même,
J'ai couru, j'ai volé, pour t'ôter ce que j'aime.
Rien ne m'a retenu, ni tes ſuperbes tours,
Ni le peu de ſoldats que j'avois pour ſecours,
Ni le lieu, ni le tems, ni ſur-tout ton courage ?
Je n'ai vû que ma flamme & ton feu qui m'outrage.
L'amour fut dans mon cœur plus fort que l'amitié,
Sois cruel comme moi, punis-moi ſans pitié :
Auſſi bien tu ne peux t'aſſûrer ta conquête,
Tu ne peux l'épouſer qu'aux dépens de ma tête.
A la face des cieux, je lui donne ma foi ;
Je te fais de nos vœux le témoin malgré toi.
Frappe, & qu'après ce coup ta cruauté jalouſe
Traîne aux pieds des autels ta ſœur & mon épouſe.
Frappe, dis-je : oſes-tu ?

LE DUC.

Traître, c'en eſt aſſez.
Qu'on l'ôte de mes yeux : ſoldats, obéïſſez.

AME'LIE.

Non, demeurez, cruel ! Ah ! Prince, eſt-il poſſible

Que la nature en vous trouve une ame infléxible ?
Seigneur !

VAMIR.

Vous le prier ? plaignez-le plus que moi.
Plaignez-le ; il vous offenſe, il a trahi ſon Roi.
Va, je ſuis dans ces lieux plus puiſſant que toi-même,
Je ſuis vangé de toi : l'on te hait, & l'on m'aime.

AMELIE.

Ah, cher Prince ! ah Seigneur, voyez à vos genoux...

LE DUC.

Qu'on m'en réponde, allez. Madame, levez-vous.
Vos priéres, vos pleurs en faveur d'un parjure
Sont un nouveau poiſon verſé ſur ma bleſſure :
Vous avez mis la mort dans ce cœur outragé.
Mais, perfide, croiez que je mourrai vangé.
Adieu, ſi vous voiez les effets de ma rage,
N'en accuſez que vous ; nos maux ſont votre ouvrage.

AMELIE.

Je ne vous quitte pas ; écoutez-moi, Seigneur.

LE DUC.

Eh bien ! achevez donc de déchirer mon cœur :
Parlez.



SCENE VI.

LE DUC, VAMIR, AMELIE, LISOIS.

LISOIS.

J'Allois partir : un peuple témeraire
Se souléve en tumulte au nom de votre frère.
Le désordre est par-tout, vos soldats consternés
Désertent les drapeaux de leurs chefs étonnés ;
Et pour comble de maux, vers la ville allarmée,
L'ennemi rassemblé fait marcher son armée.

LE DUC.

Allez, cruelle, allez ; vous ne jouirez pas
Du fruit de votre haine & de vos attentats :
Rentrez. Aux factieux je vais montrer leur maître ;
Dangeste, suivez-la... (*A Lisois.*) Vous, veillez sur ce traître.

SCENE VII.

VAMIR, LISOIS.

LISOIS.

LE seriez-vous, Seigneur ; auriez-vous démenti
Le sang de ces Héros dont vous êtes sorti ?
Auriez-vous violé, par cette lâche injure,
Et les droits de la guerre & ceux de la nature ?
Un Prince à cet excès pourroit-il s'oublier ?

VAMIR.

Non : mais suis-je réduit à me justifier ?
Lisois, ce peuple est juste ; il t'apprend à connaître

Que

Que mon frere est rebelle, & qu'il trahit son maître.

LISOIS.

„ Ecoutez; ce seroit le comble de mes vœux
„ De pouvoir aujourd'hui vous réunir tous deux.
„ Je vois avec regret la France désolée,
„ A nos dissentions la nature immolée,
„ Sur nos communs débris l'Africain élevé,
„ Menaçant cet Etat par nous-même énervé.
„ Si vous avez un cœur digne de votre race,
„ Faites au bien public servir votre disgrace.
Eh bien, rapprochez-les, unissez-vous à moi
Pour calmer votre frere & fléchir votre Roi,
Pour éteindre le feu de nos guerres civiles.

VAMIR.

Ne vous en flatez pas, vos soins sont inutiles.
Si la discorde seule avoit armé mon bras,
Si la guerre & la haine avoient conduit mes pas,
Vous pourriez espérer de réunir deux frères,
L'un de l'autre écartés dans des partis contraires.
Un obstacle plus grand s'oppose à ce retour.

LISOIS.

Et quel est-il, Seigneur?

VAMIR.

Ah! reconnais l'amour.
Reconnais la fureur qui de nous deux s'empare,
Qui m'a fait téméraire, & qui le rend barbare.

LISOIS.

Ciel! faut-il voir ainsi par des caprices vains
Anéantir le fruit des plus nobles desseins!
L'amour subjuguer tout! ses cruelles faiblesses
Du sang qui se révolte étouffer les tendresses!
Des freres se haïr, & naître en tous climats
Des passions des Grands le malheur des Etats!
Prince, de vos amours laissons-là le mistère.
Je vous plains tous les deux, mais je sers votre frére.

Je vais le seconder, je vais me joindre à lui,
Contre un peuple insolent qui se fait votre appui.
Le plus pressant danger est celui qui m'appelle.
Je vois qu'il peut avoir une fin bien cruelle;
Je vois les passions plus puissantes que moi;
Et l'amour seul ici me fait frémir d'effroi.
Je lui dois mon secours; je vous laisse & j'y vole.
Soyez mon prisonnier, mais sur votre parole;
Elle me suffira.

VAMIR.

Je vous la donne.

LISOIS.

Et moi,
Je voudrois de ce pas porter la sienne au Roi;
Je voudrois cimenter, dans l'ardeur de lui plaire,
Du sang de nos tyrans une union si chere.
Mais ces fiers ennemis sont bien moins dangereux
Que ce fatal amour qui vous perdra tous deux.

Fin du troisiéme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

VAMIR, AMELIE, EMAR.

AMELIE.

Quelle ſuite, grand Dieu, d'affreuſes deſtinées !
Quel tiſſu de douleurs l'une à l'autre enchaînées !
Un orage imprévu m'enléve à votre amour :
Un orage nous joint : & dans le même jour,
Quand je vous ſuis rendue, un autre nous ſépare !
Vamir, frere adoré d'un frere trop barbare,
Vous le voulez, Vamir ; je pars, & vous reſtez.

VAMIR.

Voyez par quels liens mes pas ſont arrêtez.
Au pouvoir d'un rival ma parole me livre :
Je peux mourir pour vous, & je ne peux vous ſuivre.

AMELIE.

Vous l'osâtes combattre, & vous n'oſéz le fuir.

VAMIR.

L'honneur eſt mon tyran : je lui dois obéir.
Profitez du tumulte où la Ville eſt livrée.
La ratraite à vos pas déja ſemble aſſurée.
On vous attend : le Ciel a calmé ſon courroux :
Eſpérez.....

AMELIE.

Et que puis-je eſpérer loin de vous ?

VAMIR.

Ce n'eſt qu'un jour.

AMELIE.

Ce jour est un siécle funeste.
Rendez vains mes soupçons, Ciel vengeur que j'atteste.
Seigneur, de votre sang le Maure est altéré.
Ce sang à votre frere est-il donc si sacré?
Il aime en furieux; mais il hait plus encore.
Il est votre rival & l'Allié du Maure.
Je crains....

VAMIR.

Il n'oseroit....

AMELIE.

Son cœur n'a point de frein;
Il vous a menacé: menace-t-il en vain?

VAMIR.

Il tremblera bientôt: le Roi vient, & nous vange,
La moitié de ce Peuple à ses drapeaux se range.
Allez, si vous m'aimez, dérobez-vous aux coups
Des foudres allumés grondans autour de nous,
Au tumulte, au carnage, au désordre effroyable,
Dans des murs pris d'assaut malheur inévitable.
Mais redoutez encor mon rival furieux:
Craignez l'amour jaloux qui veille dans ses yeux.
Cet amour méprisé se tourneroit en rage.
Fuyez sa violence: évitez un outrage
Qu'il me faudroit laver de son sang & du mien.
Seul espoir de ma vie & mon unique bien,
Mettez en sûreté ce seul bien qui me reste:
Ne vous exposez pas à cet éclat funeste.
Cédez à mes douleurs. Qu'il vous perde: partez.

AMELIE.

Et vous vous exposez seul à ses cruautés?

VAMIR.

Ne craignant rien pour vons, je craindrai peu mon frere.
Que dis-je? mon appui lui devient nécessaire.
Son captif aujourd'hui, demain son bienfaiteur,

Je pourrai de ſon Roi lui rendre la faveur.
Protéger mon rival eſt la gloire où j'aſpire.
Arrachez-vous ſur-tout à ſon fatal Empire.
Songez que ce matin vous quittiez ſes Etats.

AMELIE.

Ah ! je quittois des lieux que vous n'habitiez pas.
Dans quelque azile affreux que mon deſtin m'entraîne,
Vamir, j'y porterai mon amour & ma haine.
Je vous adorerai dans le fond des déſerts,
Au milieu des combats, dans l'exil, dans les fers,
Dans la mort que j'attends de votre ſeule abſence.

VAMIR.

C'en eſt trop : vos douleurs ébranlent ma conſtance.
Vous avez trop tardé. Ciel ! quel tumulte affreux !

SCENE II.

AMELIE, VAMIR, LE DUC DE FOIX, GARDES.

LE DUC.

JE l'entends ; c'eſt lui-même. Arrête malheureux :
Lâche qui me trahis, rival indigne, arrête.

VAMIR.

Il ne te trahit point ; mais il t'offre ſa tête.
Porte à tous les excès ta haine & ta fureur.
Va, ne perds point de tems : le Ciel arme un vangeur.
Tremble ; ton Roi s'approche : il vient, il va paraître ;
Tu n'as vaincu que moi : redoute encor ton maître.

LE DUC.

Il pourra te vanger, mais non te ſécourir ;
Et ton ſang....

AMELIE.

Non, cruel ; c'eſt à moi de mourir.

J'ai tout fait ; c'est par moi que ta garde est séduite.
J'ai gagné tes Soldats. J'ai préparé ma fuite.
Punis ces attentats & ces crimes si grands,
De sortir d'esclavage & de fuir ses tyrans :
Mais respecte ton frére, & sa femme, & toi même,
Il ne t'a point trahi ; c'est un frére qui t'aime.
Il vouloit te servir, quand tu veux l'opprimer.
Quel crime a-t-il commis, cruel, que de m'aimer ?
L'amour n'est-il en toi qu'un juge inéxorable ?

LE DUC.

Plus vous le défendez, plus il devient coupable,
C'est vous qui le perdez, vous qui l'assassinés.
Vous, qui par tous nos jous étoient empoisonnés ;
Vous, qui pour leur malheur armiez des mains si chéres.
Puisse tomber sur vous tout le sang des deux fréres !
Vous pleurez ; mais vos pleurs ne peuvent me tromper.
Je suis prêt à mourir, & prêt à le frapper.
Mon malheur est au comble, ainsi que ma faiblesse.
Oui, je vous aime encor : le tems, le péril presse.
Vous pouvez à l'instant parer le coup mortel.
Voilà ma main, venez : sa grace est à l'autel.

AME'LIE.

Moi, Seigneur ?

LE DUC.

C'est assez.

AME'LIE.

Moi, que je le trahisse ?

LE DUC.

Arrêtez... répondez...

AME'LIE.

Je ne puis.

LE DUC.

Qu'il perisse.

VAMIR.

Ne vous laissez pas vaincre en ces affreux combats.

Osez m'aimer assez pour vouloir mon trépas.
Abandonnez mon sort au coup qu'il me prépare.
Je mourrai triomphant des mains de ce barbare :
Et si vous succombiez à son lâche courroux,
Je n'en mourrois pas moins, mais je mourrois pour vous.

LE DUC.

Qu'on l'entraîne à la Tour ; allez, qu'on m'obéisse.

SCENE III.

LE DUC, AME'LIE.

AME'LIE.

Vous, cruel, vous feriez cet affreux sacrifice ?
De son vertueux sang vous pourriez vous couvrir ?
Quoi ! voulez-vous ?

LE DUC.

Je veux vous haïr & mourir,
Vous rendre malheureuse encor plus que moi-même,
Répandre devant vous tout le Sang qui vous aime ;
Et vous laisser des jours plus cruels mille fois
Que le jour où l'amour nous a perdu tous trois.
Laissez-moi : votre vûe augmente mon supplice.

SCENE IV.

LE DUC, AME'LIE LISOIS.

AME'LIE (*à Lisois.*)

Ah ! je n'attends plus rien que de votre justice :
Lisois, contre un cruel osez me secourir.

LE DUC.

Gardes-toi de l'entendre, ou tu vas me trahir.

AMÉLIE.

J'attefte ici le Ciel.

LE DUC.

Eloignez de ma vue,
Amis, délivrez-moi de l'objet qui me tue.

AMÉLIE.

Va, tyran, c'en eft trop ; va, dans mon défefpoir,
J'ai combattu l'horreur que je fens à te voir.
J'ai cru, malgré ta rage à ce point emportée,
Qu'une femme du moins en feroit refpectée.
L'amour adoucit tout, hors ton barbare cœur ;
Tygre, je t'abandonne à toute ta fureur.
Dans ton féroce amour immole tes victimes ;
Compte dès-ce moment ma mort parmi tes crimes ;
Mais compte encor la tienne. Un vangeur va venir.
Par ton jufte fupplice il va tous nous unir.
Tombe avec tes remparts, tombe & péris fans gloire ;
Meurs, & que l'avenir prodigue à ta mémoire,
A tes feux, à ton nom juftement abhorrés,
La haine & le mépris que tu m'as infpirés.

SCENE V.

LE DUC DE FOIX, LISOIS.

LE DUC.

OUi ; cruelle ennemie & plus que moi farouche,
Oui, j'accepte l'arrêt prononcé par ta bouche.
Que la main de la haine, & que les mêmes coups
Dans l'horreur du tombeau nous réuniffent tous.

LISOIS.

Il ne fe connait plus : il fuccombe à fa rage.

LE DUC.

Eh bien ! fouffriras-tu m'a honte & mon outrage ?

Le

Le tems presse : veux-tu qu'un rival odieux
Enleve la perfide & l'épouse à mes yeux ?
Tu crains de me répondre. Attends-tu que le traître
Ait soulevé le peuple, & me livre à son Maître ?

LISOIS.

Je vois trop en effet que le parti du Roi
Des peuples fatigués fait chanceler la foi.
De la sédition la flâme réprimée
Vit encor dans les cœurs en secret rallumée.

LE DUC.

C'est Vamir qui l'allume : il nous a trahi tous.

LISOIS.

Je suis loin d'excuser ses crimes envers vous.
La suite en est funeste, & me remplit d'allarmes.
Dans la plaine déja les Français sont en armes ;
Et vous êtes perdu, si le peuple excité
Croit dans la trahison trouver sa sureté.
Vos dangers sont accrus.

LE DUC.

Eh bien, que faut-il faire ?

LISOIS.

Les prévenir, dompter l'amour & la colére.
Ayons encor, mon Prince, en cette extrémité,
Pour prendre un parti sûr assez de fermeté.
Nous pouvons conjurer ou braver la tempête.
Quoi que vous décidiez, ma main est toute prête.
Vous vouliez ce matin par un heureux traité
Appaiser avec gloire un Monarque irrité.
Ne vous rebutez pas ; ordonnez, & j'espére
Seigneur en votre nom cette paix salutaire.
Mais s'il vous faut combattre & courir au trépas,
Vous savez qu'un ami ne vous survivra pas.

LE DUC.

Ami, dans le tombeau laisse-moi seul descendre.
Vis, pour servir ma cause & pour venger ma cendre.

Mon destin s'accomplit, & je cours l'achever.
Qui ne veut que la mort est sûr de la trouver ;
Mais je la veux terrible, & lorsque je succombe,
Je veux voir mon rival entraîné dans ma tombe.

LISOIS.

Comment ! de quelle horreur vos sens sont possédés !

LE DUC.

Il est dans cette tour où vous seul commandez ;
Et vous m'avez promis que contre un téméraire. . .

LISOIS.

De qui me parlez-vous, Seigneur ? de votre frére !

LE DUC.

Non : Je parle d'un traître, & d'un lâche ennemi,
D'un rival qui m'abhorre & qui m'a tout ravi.
Le Maure attend de moi la tête du parjure.

LISOIS.

Vous leur avez promis de trahir la nature ?

LE DUC.

Dès long-tems du perfide ils ont proscrit le sang.

LISOIS.

Et pour leur obéir, vous lui percez le flanc ?

LE DUC.

Non, je n'obéis point à leur haine étrangére ;
J'obéis à ma rage, & veux la satisfaire ;
Que m'importent l'Etat & mes vains alliés ?

LISOIS.

Ainsi donc à l'amour vous le sacrifiez,
Et vous me chargez, moi, du soin de son supplice ?

LE DUC.

Je n'attends pas de vous cette prompte justice ;
Je suis bien malheureux, bien digne de pitié ;
Trahi dans mon amour, trahi dans l'amitié.
Allez ; je puis encor dans le sort qui me presse
Trouver de vrais amis qui tiendront leur promesse.
D'autres me serviront & n'allégueront pas

Cette triste vertu, l'excuse des ingrats.

LISOIS, *après un long silence.*

Non; j'ai pris mon parti : soit crime, soit justice,
Vous ne vous plaindrez plus qu'un ami vous trahisse.
Vamir est criminel : vous êtes malheureux.
Je vous aime; il suffit : Je me rends à vos vœux.
Je vois qu'il est des tems pour les partis extrêmes,
Que les plus saints devoirs peuvent se taire eux-mêmes.
Je ne souffrirai pas que d'un autre que moi
Dans de pareils momens vous éprouviez la foi;
Et vous reconnaîtrez au succès de mon zéle,
Si Lisois vous aimoit & s'il vous fut fidéle.

LE DUC.

Je te retrouve enfin dans mon adversité :
L'Univers m'abandonne, & toi seul m'es resté.
Tu ne souffriras pas que mon rival tranquile
Insulte impunément à ma rage inutile.
Qu'un ennemi vaincu maître de mes Etats,
Dans les bras d'une ingrate insulte à mon trépas.

LISOIS.

Non, mais en vous rendant ce malheureux service
Prince, je vous demande un autre sacrifice.

LE DUC.

Parle.

LISOIS.

Je ne veux pas que le Maure en ces lieux
Protecteur insolent commande sous mes yeux :
Je ne veux pas servir un tiran qui nous brave.
Ne puis-je vous venger, sans être son esclave ?
Si vous voulez tomber, pourquoi prendre un appui ?
Pour mourir avec vous, ai-je besoin de lui ?
Du sort de ce grand jour laissez-moi la conduite :
Ce que je fais pour vous peut-être le mérite.
Les Maures avec moi pourroient mal s'accorder :
Jusqu'au dernier moment, je veux seul commander.

LE DUC.

Oui, pourvu qu'Amélie au déſeſpoir réduite
Pleure en larmes de ſang l'amant qui l'a ſéduite ;
Pourvu que de l'horreur de ſes gémiſſemens
Ma douleur ſe repaiſſe à mes derniers momens ;
Tout le reſte eſt égal, & je te l'abandonne.
Prépare le combat : agis, diſpoſe, ordonne.
Ce n'eſt plus la victoire où ma fureur prétend :
Je ne cherche pas même un trépas éclatant.
Aux cœurs déſeſperés qu'importe un peu de gloire ?
Périſſe ainſi que moi, ma funeſte mémoire !
Périſſe avec mon nom le ſouvenir fatal
D'une indigne maîtreſſe & d'un lâche rival.

LISOIS.

Je l'avoue avec vous : une nuit éternelle
Doit couvrir, s'il ſe peut, une fin ſi cruelle.
C'étoit avant ce coup qu'il nous falloit mourir.
Mais je tiendrai parole, & je vais vous ſervir.

Fin du quatriéme Acte.



ACTE V.

SCENE PREMIERE.

LE DUC DE FOIX, UN OFFICIER DES GARDES.

LE DUC.

O Ciel! me faudra-t-il de momens en momens
Voir & des trahiſons & des ſoulevemens!
Eh bien, de ces mutins l'audace eſt terraſſée?

L'OFFICIER.

Seigneur, ils vous ont vû: leur foule eſt diſperſée.

LE DUC.

L'ingrat de tous côtés m'opprimant aujourd'hui,
Mon malheur eſt parfait, tous les cœurs ſont à lui.
Que fait Liſois?

L'OFFICIER.

Seigneur, ſa prompte vigilance
A par-tout des remparts aſſuré la défenſe.

LE DUC.

Ce ſoldat qu'en ſecret vous m'avez amené,
Va-t-il executer l'ordre que j'ai donné?

L'OFFICIER.

Oui, Seigneur, & déja vers la tour il s'avance.

LE DUC.

Ce bras vulgaire & ſûr va remplir ma vengeance;
Sur l'incertain Liſois mon cœur a trop compté:
Il a vû ma fureur avec tranquillité.

On ne foulage point des douleurs qu'on méprise :
Il faut qu'en d'autres mains ma vengeance soit mise.
Vous, que sur nos remparts on porte nos drapeaux.
Allez, qu'on se prépare à des périls nouveaux.
Vous sortez d'un combat, un autre vous appelle.
Ayez la même audace avec le même zéle,
Imitez votre maître, & s'il vous faut périr,
Vous recevrez de moi l'exemple de mourir.

(Il reste seul.)

Eh bien, c'en est donc fait : une femme perfide
Me conduit au tombeau chargé d'un parricide.
Qui ? moi, je tremblerois des coups qu'on va porter ?
J'ai chéri la vengeance & ne puis la goûter.
Je frissonne : une voix gémissante & sévére,
Crie au fond de mon cœur, arrête, il est ton frére.
Ah ! Prince infortuné, dans ta haine affermi,
Songe à des droits plus saints : Vamir fut ton ami.
O jours de notre enfance ! ô tendresses passées ?
Il fut le confident de toutes mes pensées.
Avec quelle innocence & quels épanchemens
Nos cœurs se sont appris leurs premiers sentimens !
Que de fois partageant mes naissantes allarmes,
D'une main fraternelle essuia-t-il mes larmes ?
Et c'est moi qui l'immole, & cette même main
D'un frére que j'aimois déchireroit le sein ?
O passion funeste ! ô douleur qui m'égare !
Non je n'étois point né pour devenir barbare.
Je sens combien le crime est un fardeau cruel ;
Mais que dis-je ? Vamir est le seul criminel.
Je reconnois mon sang, mais c'est à sa furie :
Il m'enléve l'objet dont dépendoit ma vie.
Ah ! de mon désespoir injuste & vain transport !
Il l'aime, est-ce un forfait qui mérite la mort ?
Hélas! malgré le tems, & la guerre & l'absence,
Leur tranquile union croissoit dans le silence.

Ils nourrissoient en paix leur innocente ardeur,
Avant qu'un fol amour empoisonnât mon cœur,
Mais lui-même il m'attaque, il brave ma colére.
Il me trompe, il me hait; n'importe : il est mon frére,
C'est à lui seul de vivre, on l'aime, il est heureux :
C'est à moi de mourir; mais mourons généreux.
La pitié m'ébranloit : la nature décide.
Il en est tems encor, préviens, &c.

SCENE II.

LE DUC DE FOIX, L'OFFICIER.

LE DUC.

Préviens un parricide,
Ami, vole à la tour. Que tout soit suspendu :
Que mon frere...

L'OFFICIER.

Seigneur...

LE DUC.

De quoi t'allarmes-tu ?
Cours, obéis.

L'OFFICIER.

J'ai vû, non loin de cette porte,
Un corps souillé de sang qu'en secret on emporte :
C'est Lisois qui l'ordonne, & je crains que le sort...

LE DUC.

Qu'entens-je.... malheureux! ah Ciel, mon frére est mort:
Il est mort, & je vis, & la terre entr'ouverte,
Et la foudre en éclats n'ont point vengé sa perte ?
Ennemi de l'Etat, factieux, inhumain,
Frére dénaturé, ravisseur, assassin,
O Ciel, autour de moi que j'ai creusé d'abîmes!

Que l'amour m'a changé ! qu'il me coûte de crimes !
Le voile eſt déchiré : je m'étois mal connu.
Au comble des forfaits je ſuis donc parvenu ?
Ah ! Vamir ! ah mon frére ! ah jour de ma ruine,
Je ſens que je t'aimois, & mon bras t'aſſaſſine !
Quoi mon frére ?

L'OFFICIER.

Amélie avec empreſſement,
Veut, Seigneur, en ſecret, vous parler un moment.

LE DUC.

Chers amis, empêchez que la cruelle avance.
Je ne puis ſoutenir ni ſouffrir ſa préſence,
Mais non ; d'un parricide elle doit ſe vanger ;
Dans mon coupable ſang ſa main doit ſe plonger:
Qu'elle entre : ah ! je ſuccombe & ne vis plus qu'à peine.

SCENE III.

LE DUC, AMELIE, TAISE.

AMELIE.

Vous l'emportez, Seigneur ; & puiſque votre haine,
(Comment puis-je autrement appeller en ce jour
Ces affreux ſentimens que vous nommez amour ?)
Puiſqu'à ravir ma foi votre haine obſtinée,
Veut, ou le ſang d'un frere, ou ce triſte Himénée ;
Mon choix eſt fait, Seigneur, & je me donne à vous.
A force de forfaits vous êtes mon époux...
Briſez les fers honteux dont vous chargez un frére.
De vos murs ſous ſes pas abaiſſez la barriere.
Que je ne tremble plus pour des jours ſi chéris :
Je trahis mon amant, je le perds à ce prix :
Je vous épargne un crime, & ſuis votre conquête.
Commandez,

Commandez, disposez, ma main est toute prête.
Sachez que cette main que vous tirannisez
Punira la faiblesse où vous me réduisez.
Sachez qu'au temple même où vous m'allez conduire....
Mais vous voulez ma foi ; ma foi doit vous suffire.
Allons.... eh quoi ! d'où vient ce silence affecté ?
Quoi ! votre frere encor n'est point en liberté !

LE DUC.

Mon frere ?

AMELIE.

Dieu puissant, dissipez mes allarmes.
Ciel ! de vos yeux cruels je vois tomber des larmes.

LE DUC.

Vous demandez sa vie !

AMELIE.

Ah ! qu'est-ce que j'entens ?
Vous qui m'aviez promis....

LE DUC.

Madame, il n'est plus tems.

AMELIE.

Il n'est plus tems ? Vamir !

LE DUC.

Il est trop vrai, cruelle.
Oui : l'amour à conduit cette main criminelle :
Lisois, pour mon malheur, a trop sçu m'obéir.
Ah ! revenez à vous, vivez pour me punir.
Frappez : que votre main contre moi ranimée
Perce un cœur inhumain qui vous a trop aimée,
Un cœur dénaturé qui n'entend que vos coups.
Oui, j'ai tué mon frere, & l'ai tué pour vous.
Vengez sur un coupable indigne de vous plaire,
Tous les crimes affreux que vous m'avez fait faire.

AMELIE.

(Se jettant entre les bras de Taïse.)

Vamir est mort, barbare !

LE DUC.

Oui, mais c'est de ta main,
Que son sang veut ici le sang de l'assassin.

AMELIE.

(Soutenue par Taïse & presque évanouie.)

Il est mort !

LE DUC.

Ton reproche....

AMELIE.

Epargne ma misère,
Laisse-moi, je n'ai plus de reproche à te faire.
Va, porte ailleurs ton crime & ton vain repentir.
Laisse-moi l'adorer, l'embrasser & mourir.

LE DUC.

Ton horreur est trop juste. Eh bien, chère Amélie,
Par pitié, par vengeance arrache-moi la vie.
Je ne mérite pas de mourir de tes coups,
Que ta main les conduise....

SCENE IV.

LE DUC, AMELIE, LISOIS.

LISOIS. *(On le désarme.)*

Ah ! Ciel que faites-vous ?

LE DUC.

Laissez-moi me punir, & me rendre justice.

AMELIE *(à Lisois.)*

Vous d'un assassinat vous êtes le complice ?

LE DUC.

Ministre de mon crime, as-tu pu m'obéir ?

LISOIS.

Je vous avois promis, Seigneur, de vous servir.

LE DUC.

Malheureux que je suis ! ta sévére rudesse
A cent fois de mes sens combattu la faiblesse.
Ne devois-tu te rendre à mes tristes souhaits,
Que quand ma passion t'ordonnoit des forfaits !
Tu ne m'as obéi que pour perdre mon frère.

LISOIS.

Lorsque j'ai refusé ce sanglant ministère,
Votre aveugle courroux n'alloit-il pas soudain
Du soin de vous venger charger une autre main ?

LE DUC.

L'amour, le seul amour de mes sens toujours maître,
En m'ôtant ma raison, m'eût excusé peut-être ;
Mais toi, dont la sagesse & les réfléxions
Ont calmé dans ton sein toutes les passions ;
Toi dont j'avois tant craint l'esprit ferme & rigide ;
Avec tranquillité permettre un parricide !

LISOIS.

Eh bien, puisque la honte avec le repentir,
Par qui la vertu parle à qui peut la trahir,
D'un si juste remords ont pénétré votre ame ;
Puisque malgré l'excès de votre aveugle flâme,
Au prix de votre sang vous voudriez sauver
Le sang dont vos fureurs ont voulu vous priver.
Je peux donc m'expliquer : je peux donc vous apprendre ;
Que de vous-même enfin Lisois sait vous défendre.
Connaissez-moi, Madame ; & calmez vos douleurs.

(*Au Duc.*) (*A Amélie.*)

Vous, gardez vos remords ; & vous, séchez vos pleurs.
Que ce jour à tous trois soit un jour salutaire,
Venez, paraissez, Prince, embrassez votre frère.

(*Le Théatre s'ouvre, Vamir paraît.*)



SCENE V. ET DERNIERE.

LE DUC DE FOIX, AMELIE, VAMIR, LISOIS.

AMELIE.

QUI! vous!

LE DUC.

Mon frere!

AMELIE.

Ah Ciel!

LE DUC.

Qui l'auroit pû penser?

VAMIR, (*s'avançant du fond du Théatre.*)

J'ose encor te revoir, te plaindre & t'embrasser.

LE DUC.

Mon crime en est plus grand, puisque ton cœur l'oublie.

AMELIE.

Lisois, digne Héros qui me donnez la vie!...

LE DUC.

Il la donne à tous trois.

LISOIS.

Un indigne assassin
Sur Vamir à mes yeux avoit levé la main.
J'ai frappé le barbare, & prévenant encore
Les aveugles fureurs du feu qui vous dévore,
J'ai feint d'avoir versé ce sang si précieux,
Sûr que le repentir vous ouvriroit les yeux.

LE DUC.

Après ce grand exemple & ce service insigne,

Le prix que je t'en dois, c'est de m'en rendre digne.
Le fardeau de mon crime est trop pesant pour moi :
Mes yeux couverts d'un voile & baissés devant toi
Craignent de rencontrer & les regards d'un frére,
Et la beauté fatale à tous les deux trop chére.

VAMIR.

Tous deux auprès du Roi nous voulions te servir.
Quel est ton dessein ? parle.

LE DUC.

De me punir ;
De nous rendre à tous trois une égale justice ;
D'expier devant vous par le plus grand supplice,
Le plus grand des forfaits où la fatalité,
L'amour & le courroux m'avoient précipité.
J'adorois Amélie, & ma flâme cruelle
Dans mon cœur désolé s'irrite encor pour elle.
Lisois sait à quel point j'adorois ses appas,
Quand ma jalouse rage ordonnoit ton trépas.
Dévoré, malgré moi, du feu qui me posséde,
Je l'adore encor plus, & mon amour la céde.
Je m'arrache le cœur en vous rendant heureux.
Aimez-vous ; mais au moins, pardonnez-moi tous deux.

VAMIR.

Ah ! ton frere à tes pieds digne de ta clémence,
Egale tes bienfaits par sa reconnaissance.

AME'LIE.

Oui, Seigneur, avec lui j'embrasse vos genoux.
La plus tendre amitié va me rejoindre à vous.
Vous me payez trop bien de mes douleurs souffertes.

LE DUC.

Ah ! c'est trop me montrer mes malheurs & mes pertes.
Mais vous m'apprenez tous à suivre la vertu.
Ce n'est point à demi que mon cœur est rendu.
(*à Vamir.*)
Je suis en tout ton frere ; & mon ame attendrie

Imite votre exemple & chérit sa patrie.
Allons apprendre au Roi pour qui vous combattez,
Mon crime, mes remords & vos felicités.
Oui, je veux égaler votre foi, votre zéle,
Au sang, à la patrie, à l'amitié fidéle;
Et vous faire oublier, après tant de tourmens,
A force de vertus, tous mes égaremens.

Fin du cinquiéme & dernier Acte.



